128. F 799.

LE DOCTEUR D'ALTONA,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

ET A SPECTACLE;

PAR MM. DE CHAVANGES, HYACINTHE ET AUGUSTE.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE, BALLET DE M. CORALLI.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin, le 18 Octobre 1825.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

Chez BEZOUT, Libraire, boulevard Saint-Martin, n.° 29.

1825.

132925-B

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. MULLER, bourgeois d'Altona....	M. DUGY.
M.me MULLER, sa femme.....	M.me LÉON.
FREDERICH, leur fils.....	M. MÉNIER.
MARIE, jeune orpheline, condamnée pour vol, fille des bienfaiteurs des Muller.	M.me DORVAL.
MOLDEN, jeune médecin, ami des Muller, et très-considéré dans la ville.....	M. GOBERT.
FRITZ, vieux domestique qui a élevé Molden.....	M. MOËSSARD.
BERTHE, servante des Muller.....	M.me FLORVAL.
LE GRAND BAILLI.....	M. DEFRÊNE.
PÉTERS, neveu de Fritz.....	M. HYPPOLITE.
GUILLAUME, père de Louise.....	M. VISSOT.
LOUISE, fiancée de PETERS.....	M.lle ELISA.
MATHIEU.....	M. MILLOT.
UN OFFICIER.....	M. HÉRÊT.
PEUPLE, BOURGEOIS, SOLDATS.	

La Scène se passe à Altona.

Vû au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 2 janvier 1824.

Par ordre de son Excellence,

Le Chef-Adjoint,

Signé COUPART.

LOTTIN DE SAINT-GERMAIN, RUE DE NAZARETH, N.° 1.
(Paris, 1825.)

Digitized by Google

LE
DOCTEUR D'ALTONA,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une petite place pittoresque, ornée d'arbres ; d'un seul côté on aperçoit une partie des murs et une partie de la ville ; de l'autre côté on voit l'église de la paroisse ; à la droite des acteurs, près de l'avant-scène, une maison d'assez belle apparence, appartenant à la famille Muller ; à côté une grande auberge, dans laquelle il y a une rotonde, et un orchestre élevé ; à la gauche la maison du docteur Molden.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉTERS, LOUISE, MATHIEU, GUILLAUME, GENS DE LA NOCE. (*Au lever du rideau les mariés arrivent, suivis de leurs familles et de leurs amis.*)

GUILLAUME.

Eh bien ! Péters, et ton oncle ?

PÉTERS.

Il m'a dit qu'il ne serait des nôtres que pour le repas.

GUILLAUME.

Nous pouvons nous divertir, à présent que c'te bonne mamselle Marie n'a plus rien à craindre.

LOUISE.

Certainement, Jérôme, qui vient du tribunal, nous a dit que son affaire était finie.

Digitized by Google

PÉTERS.

Je le savions ben tous, qu'elle était incapable d'avoir commis un si grand crime.

GUILLAUME, *à Louise.*

Ah dame! c'est que si ça n'avait pas été fini, j'serions dans la désolation, et tu n'aurais eu personne à ta noce.

LOUISE.

Nous ne l'aurions pas faite... Ah ça, au lieu de bavarder, nous devrions être déjà partis pour aller la chercher.

GUILLAUME.

Nous vous suivons tous.

LOUISE.

Non, restez. Charlotte et Lisbeth m'accompagneront. En nous attendant, amusez-vous.

PÉTERS.

Papa Guillaume et moi ferons les honneurs.

LOUISE.

Dans un instant nous revenons avec mademoiselle Marie. (*Elle sort avec deux jeunes filles.*)

SCÈNE II.

PÉTERS, MATHIEU, GUILLAUME, GENS DE LA NOCE.

GUILLAUME.

Vive la joie! prenez place, vous autres, la danse va commencer. Pendant ce tems, mettons-nous à table. (*Ils se mettent à boire, à fumer et à jouer aux cartes.*)

BALLET.

Au moment où le ballet est le plus animé, on entend sonner une cloche; la danse est interrompue.)

TABLEAU.

Digitized by Google

SCENE III.

FRITZ, PÉTERS, GUILLAUME, MATHIEU, GENS DE LA NOCE.

GUILLAUME, *étonné.*

La cloche des morts ! Qui donc vient de périr?

FRITZ.

Mademoiselle Marie.

TOUS, *consternés et se prosternant.*

Ah ! mon dieu !

FRITZ *parle bas à Péters.*

Péters, tu ne tarderas pas à venir me trouver ; j'ai quelque chose d'important à te communiquer. Je compte sur toi. (*Il continue à lui parler mystérieusement.*)

PÉTERS, *saisi de frayeur.*

Oui, mon oncle, j'y serai.

SCÈNE IV.

GUILLAUME, PÉTERS, MATHIEU, GENS DE LA NOCE.

GUILLAUME.

Et moi qui leur disais de se divertir. Pauvre mademoiselle Marie !

PÉTERS.

Ah ! mon dieu, quel malheur ! De mémoire d'homme cela ne s'était vu dans notre endroit. Quel dommage, mourir si jeune !

MATHIEU.

Elle était si bienfaisante ! On aura beau dire, je ne la crois pas encore coupable.

GUILLAUME.

Ce sont les Muller qui l'ont perdue. Ils feront bien de quitter le pays, car ils ne seront jamais bien vus : dénoncer cette pauvre orpheline qui avait été confiée à leurs soins, et dont le père avait contribué à leur fortune !

Digitized by Google

PÉTERS.

Oh ! il y a quelqu'un qui est plus coupable qu'eux.

MATHIEU.

Qui donc ?

GUILLAUME.

Berthe, leur servante. C'est elle qui a fait tout le mal en rapportant le portrait de madame Muller qu'on avait égaré, et en disant à tout le monde qu'il était soigneusement caché dans la commode de cette pauvre demoiselle.

MATHIEU.

Eh bien ! s'il est retrouvé, ce portrait, pourquoi l'a-t-on condamnée ?

PÉTERS.

Le portrait est bien retrouvé, mais non les diamans qui l'entouraient et qu'on a volés... Après avoir dénoncé Marie aux Muller, Berthe est allé raconter cette aventure à toute la ville, tant il y a que c'est arrivé aux oreilles de la justice.

GUILLAUME.

Quoique vous en disiez, les Muller auraient pu la sauver, et ils ont mis bien peu de zèle et d'activité dans les démarches qu'ils ont faites pour elle.... Qu'ils sont loin du dévouement de ce bon monsieur Molden : s'est-il donné de la peine ce digne médecin ?

PÉTERS.

Tant de peine que cela ne paraît pas naturel ; il pourrait bien y avoir quelque chose là-dessous.

GUILLAUME.

Tais-toi, mauvaise langue. Ah ! si monsieur Frederick leur fils eût été ici, cela se serait passé autrement, il l'aurait défendue, protégée ; il la chérissait, il la respectait ; on assure même qu'il voulait en faire sa femme.

PÉTERS.

Ça, c'est vrai ; mais l'ambition du père y a mis bon ordre ; il fallait pour son fils un parti riche ; aussi s'est-il empressé de le faire voyager pour qu'il oubliât cette pauvre Marie.

Digitized by Google

MATHIEU.

Quelle nouvelle pour lui quand il reviendra!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MOLDEN.

(*Il sort de chez lui sombre, inquiet; il regarde au fond du théâtre, comme s'il attendait quelqu'un.*)

PÉTERS.

Ah! le voilà, ce bon monsieur Molden; comme il a l'air triste! Eloignons-nous, de peur d'augmenter sa douleur. (*Ils sortent en saluant le docteur, auquel Péters fait des signes d'intelligence.*)

SCÈNE VI.

MOLDEN.

Ils sont partis! Les momens sont précieux, et si l'on m'a tenu parole... Infortunée, innocente victime! j'ai tout tenté pour t'arracher à une condamnation infamante, je n'ai pu y parvenir... Mon vieux Fritz ne revient pas... Le tems qui s'est déjà écoulé... J'aurais dû m'y rendre moi-même... Ah! je dois me reposer sur son intelligence... lui seul pouvait connaître et seconder mon projet; Dieu veuille qu'il réussisse! Le voici.

SCÈNE VII.

MOLDEN, FRITZ.

(*Le jour baisse par degrés.*)

MOLDEN.

Eh bien!

FRITZ.

J'ai compté la somme, et tout est disposé comme vous l'avez désiré... Mais on ne veut remettre qu'à vous-même, et sous le serment que vous avez promis.... (*Apercevant Berthe qui sort de chez les Muller.*) Eloignons-nous, voici cette Berthe qui a causé tous nos

Digitized by Google

malheurs. Evitons-la ; profitons de la nuit qui nous favorise. Suivez-moi, nous n'avons pas une minute à perdre. (*Ils feignent de rentrer chez le docteur, et sortent un instant après. Fritz tient à la main un manteau noir.*)

SCÈNE VIII.

BERTHE.

(*Les suivant des yeux, après les avoir écoutés.*) Que se disaient-ils donc ? Ils avaient l'air bien affairés... Ah ! sans doute quelque malade qui fait appeler le docteur ; il n'est guère en état de porter en ce moment aucun secours à personne... Ce pauvre jeune homme, comme il doit m'en vouloir !.. C'est pourtant moi... c'est ma maudite langue... Ah ! j'en mourrai... Malheureuse malheureuse ! qu'as-tu déclaré ! qu'as-tu fait ! Mais il n'est plus tems... (*Les Muller paraissent.*) Voici mes maîtres. Pourquoi sortent-ils ? où vont-ils ? Hélas ! ils sont désespérés, tourmentés comme moi ; ils ne peuvent rester en place... Ils me maudissent. Retirons-nous, c'est le seul moyen de me soustraire à leurs justes reproches. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

M. ET MAD. MULLER.

MULLER.

Laissez-moi, madame, laissez-moi ; c'est vous, vous seule qui êtes la cause des regrets déchirans, des tourmens affreux que j'éprouve. Sans votre fatale imprudence, aurait-on pu s'imaginer que Marie eût été coupable d'un vol ? aurait-on pu soupçonner qu'elle avait pris les diamans qui entouraient votre portrait... La faute est grande, sans doute ; mais ne devions-nous pas la garder sous silence ? était-ce à nous, les amis de son père, à qui nous devons notre fortune, était-ce à nous à abandonner sa fille... lui qui, ruiné et au lit de mort, avait confié cette malheureuse orpheline à nos soins.

Digitized by Google

Ah ! après une pareille imprudence, il faut céder à la peine, il faut expirer de honte et de douleur.

MAD. MULLER.

Je conviens de ma faute ; je me suis fait d'avance tous les reproches dont vous m'accablez ; mais c'est Berthe qui a seule fait tout le mal... Ah ! sans les remords qui l'agitent... sans la pitié que doit m'inspirer son âge, je n'aurais jamais pu consentir à la revoir... je l'aurais chassée.

MULLER.

Et notre fils, dont le retour est prochain, notre cher Frederick qui peut arriver d'un instant à l'autre, que dira-t-il, que deviendra-t-il, lorsqu'il apprendra... ah ! cette idée me fait frémir.

MAD. MULLER.

Suivons donc notre première résolution, mon ami ; allons nous présenter chez le docteur Molden ; implorons son indulgence, son appui ; il fut l'ami de Frederick, il lui écrira ; il l'engagera à suspendre son retour, et avec le tems on le préparera...

SCÈNE X.

M. ET MAD. MULLER, BERTHE.

BERTHE, *accourant.*

Ah ! madame ! ah ! monsieur ! le voilà.

M. et MAD. MULLER, *effrayés.*

Qui donc ?

BERTHE.

Votre fils, monsieur Frederick ; il est sur mes pas.

MAD. MULLER.

O ciel !... est-il possible !

MULLER.

Quelle situation !... Etre forcé de regarder le retour d'un fils chéri comme un malheur.

MAD. MULLER.

Berthe, envoyez-le nous. (*Berthe sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

M. ET MAD. MULLER, FREDERICK.

MAD. MULLER, *allant au-devant de son fils.*

Ah! mon cher fils! quelle joie nous éprouvons à te revoir. (*Ils l'embrassent.*)

FREDERICK.

J'avais depuis long-temps besoin de vous presser sur mon cœur... Vous ne m'attendiez pas sitôt?

MULLER, *embarrassé.*

En effet, tu as devancé l'époque de ton retour.

MAD. MULLER.

Ta santé, mon ami?

FREDERICK, *regardant autour de lui.*

Excellente, ma bonne mère. Tout le monde se porte-t-il bien ici!

MULLER, *embarrassé.*

Oui, très-bien, grâce au ciel.

FREDERICK, *hésitant.*

Et... votre bonne Berthe?

MULLER.

Berthe, très-bien, mon ami.

FREDERICK.

Je ne puis oublier qu'elle a pris soin de mon enfance, qu'elle m'a toujours donné des preuves d'attachement... Je la regarde comme de la famille.

MAD. MULLER, *à part.*

Hélas! s'il savait!..

FREDERICK, *troublé.*

Me serait-il permis de m'informer de la santé d'une... personne que l'on regarde aussi comme de la famille?

MAD. MULLER.

Comment répondre?

FREDERICK.

Je sais bien que je vous déplais, que je vous embar-

Digitized by Google

rasse en vous parlant de celle que vous n'avez jamais voulu me donner pour épouse ; pardon, mes chers parens ; mais dussé-je encourir toute votre colère, j'oserai vous déclarer que je l'aime toujours, qu'elle n'est jamais sortie de ma pensée, et que j'espère fléchir vos rigueurs.

MULLER.

Calme-toi, mon fils ; tu as raison de compter sur le cœur de ton père ; mais Marie...

FREDERICK, *effrayé.*

Eh bien ! Marie...

MULLER.

Elle est partie !..

FREDERICK, *balbutiant.*

Eh quoi partie !..

MULLER.

Ne t'allarme point, mon fils, je n'ai plus de prévention ; ce n'est pas pour l'éloigner de toi ; mais un voyage indispensable, des affaires de famille...

FREDERICK.

De famille, dites-vous ?.. N'est-elle pas orpheline ? Elle n'a plus que nous sur la terre.

MULLER.

Sois tranquille, mon fils.

FREDERICK.

Reviendra-t-elle bientôt ?.. Si elle tardait trop, permettez-moi d'aller la rejoindre.

MULLER.

Oui, mon cher fils ; mais viens te reposer, tu dois en avoir besoin. (*Ils sont près de rentrer.*)

SCENE XII.

M. ET MAD. MULLER, FREDERICK, LOUISE.

LOUISE, *accourant.*

Monsieur Frederick ! Monsieur Frederick !

FREDERICK.

Que me voulez-vous ?

Digitized by Google

LOUISE.

Je viens remplir un devoir sacré.

MULLER, *à part.*

Que va-t-elle dire ?

FREDERICK.

Expliquez-vous.

LOUISE.

Medemoiselle Marie, à ses derniers momens...

FREDERICK, *au désespoir.*

A ses derniers momens! (*A son père.*) Vous m'avez trompé!... vous m'avez trompé! (*Il est anéanti.*)

MULLER.

Louise, qu'avez-vous fait?

LOUISE.

Mon devoir.

MAD. MULLER.

Mon fils, mon cher fils, reviens à toi.

FREDERICK.

Qu'ai-je entendu, grand dieu! Marie n'est plus.

MAD. MULLER.

Louise, éloignez-vous.

FREDERICK.

Non, non, qu'elle reste; je puis tout entendre maintenant; elle a un devoir sacré à remplir, a-t-elle dit, qu'elle parle, qu'elle ne craigne pas de m'instruire.

LOUISE.

J'étais à ses côtés au tribunal, Marie s'appuyait sur moi, nous attendions dans la plus mortelle inquiétude l'issue du jugement; l'arrêt fatal est enfin prononcé; Marie, déjà affaiblie par les nombreuses émotions qu'elle avait éprouvées, se sent tout-à-coup défaillir, elle tombe sans connaissance; on l'emporte dans sa prison, on me permet de la suivre. Là, mes soins et mes secours la rappellent un instant à la vie. C'est toi, me dit-elle avec un pénible effort? tout le monde ne m'a donc pas abandonnée? je suis condamnée, et tu ne me fuis pas! Cet arrêt était inutile, la mort est dans

Digitized by Google

mon sein. Approche-toi, donne-moi ta main, et recueille mes dernières volontés. Prends ce voile, ma chère Louise, je ne crains pas qu'on lise dans mes regards; ils se sont trompés, je pardonne à mes juges. Porte ce dernier gage de mon attachement au fils de M. Muller.

FREDERICK, *d'une voix étouffée par les sanglots.*

Infortunée!

LOUISE.

Dis-lui bien que j'étais innocente; il le croira, lui, il n'est pas injuste; dis-lui surtout qu'il ne reproche pas ma mort à ses parens. En prononçant ces mots, elle expira dans mes bras.

FREDERICK.

Morte! grand dieu! et sous le poids d'un jugement infamant.

LOUISE.

Heureusement que dieu l'a retirée à lui avant l'exécution de la sentence, et c'est là notre seule consolation. Tenez, monsieur. (*Elle lui donne le voile de Marie.*) Il est encore mouillé de ses dernières larmes. (*Frederick s'empare du voile, et le couvre de baisers.*)

M. ET MAD. MULLER.

Mon fils!... mon cher Frederick.

FREDERICK, *désespéré.*

Barbares!... moi, votre fils! ne m'avez-vous pas privé de ce que j'avais de plus cher au monde? quel crime avait-elle donc commis?

LOUISE.

Elle fut convaincue d'avoir soustrait les diamans qui entouraient le portrait de madame votre mère.

FREDERICK.

Qu'as-tu dit? Quoi, c'est-là le seul motif de sa condamnation!... Ah! malheureux que je suis! (*à son père.*) Vous l'avez assassinée, elle n'était point coupable.

MULLER.

Mon fils, pardonne-nous.

Digitized by Google

FREDERICK.

Laissez-moi, laissez-moi, elle n'était pas coupable!

MAD. MULLER.

Souviens-toi des derniers vœux de Marie! Elle t'a recommandé, mon fils, de ne point nous reprocher sa mort.

FREDERICK, *se calmant.*

Ma mère, j'obéirai à Marie.

(*Il rentre, soutenu par son père et sa mère; Louise les suit.*)

SCÈNE XIII.

(*Il fait une nuit profonde.*)

BERTHE, *traversant le théâtre pour rentrer chez ses maîtres.*

Monsieur Frederick ici!... Jamais je ne pourrai supporter sa présence. (*Entendant du bruit au fond du théâtre.*) On vient de ce côté... A cette heure, qui peut... Voyons... (*Elle fait quelques pas et se met aux écoutes.*)

(*A ce moment on voit, à la lueur d'une lanterne sourde, passer deux hommes qut portent un fardeau recouvert d'un manteau noir; ils sont devancés par un troisième, qui tient la lanterne; ce sont Fritz et Péters éclairés par Molden.*)

BERTHE, *surprise et effrayée.*

Ah! bon Dieu!... qu'est-ce qu'ils portent donc là?

(*Molden, qui a entendu du bruit, s'arrête et cherche, à l'aide de sa lanterne, à s'assurer d'où il peut venir; n'entendant plus rien, il fait signe à Péters et à Fritz de continuer leur chemin.*)

BERTHE, *qui s'était cachée dans l'angle de la maison des Muller, se rapprochant.*

Ils sont entrés dans la maison du docteur.

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

La scène se passe dans la maison du docteur. Le théâtre représente une terrasse de jardin; à gauche un pavillon servant de cabinet, dont on découvre une partie quand la fenêtre est ouverte; à droite une grille à hauteur d'appui; au fond une petite porte masquée, au pied d'un labyrinthe, sur le haut duquel, à droite, est un belvéder.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRITZ, PÉTERS, puis MOLDEN.

(*Au lever de la toile, Fritz est près du cabinet. Péters est endormi sur un canapé de jardin.*).

FRITZ.

Cinq heures!... (*Regardant du côté du cabinet.*) Elle est toujours inanimée; pas le moindre signe d'existence... mon pauvre maître!... que de peine il se donne, comme sa tête travaille, comme son cœur est agité!... il a passé une nuit terrible! il a employé presque toutes les ressources de l'art, et aucune n'a encore réussi (*Il s'approche du cabinet et appelle à voix basse*) Monsieur, monsieur... (*Molden paraît.*)

MOLDEN, *après un soupir.*

Rien... Toujours la même immobilité... toujours le froid de la mort...

FRITZ.

La nuit est déjà presque écoulée, monsieur, si vous preniez un peu de repos, je veillerai avec mon neveu.

MOLDEN.

Du repos... du repos!... Oh! mon ami, que me dis-tu?... c'est impossible, tant que je n'aurai pas obtenu la certitude de la rappeler à la vie... tu ne peux pas concevoir les craintes que j'éprouve... Cependant,

Digitized by Google

je ne perds pas courage, je vais continuer mes épreuves; l'essentiel est de n'être pas troublé... Tu es bien certain que personne ne nous a aperçus?

FRITZ.

Personne... je suis sorti hier très-tard... j'ai écouté; qui que ce soit n'a aucun soupçon, et tous les gens du quartier reposent en ce moment.

PÉTERS, *qui a été écouter à la grille.*

Mon oncle! on a frappé à la porte d'entrée.

MOLDEN.

Qui peut venir d'aussi bonne heure?

FRITZ, *à Péters.*

Tâche de distinguer.

PÉTERS, *revenant.*

C'est la servante de M. Muller.

MOLDEN.

Berthe!... si matin... que signifie?...

FRITZ.

Ah! monsieur, monsieur... méfions-nous de cette maudite femme; rentrez vite, et renfermez-vous.

MOLDEN.

Sache ce qu'elle veut... observe-toi, et reviens de suite...

(*Il rentre, et ferme la porte. Tandis que Péters va ouvrir à Berthe, Fritz conduit Molden, et s'assure que la porte du cabinet est bien fermée.*)

SCÈNE II.

FRITZ, BERTHE.

FRITZ.

Qu'est-ce donc, dame Berthe? Vous, si matin ici?... Vos maîtres seraient-ils indisposés?

BERTHE.

Non; mais après ce qui s'est passé hier, vous devez bien penser qu'ils sont accablés de regrets et de douleur... Le désespoir de leur fils est à son comble... Ah!

Digitized by Google

ce pauvre M. Frederick !... si vous le voyez, il vous ferait peur.

FRITZ.

M. Frédérick !. . Il est donc arrivé ?

BERTHE.

Hélas! oui, d'hier soir.

FRITZ.

Je comprends tout ce qu'il doit souffrir.

BERTHE.

Ça ne s'exprime pas; rien ne peut le consoler... il repousse les caresses de ses parens, il les accuse, il s'accuse lui-même; et voilà ce qui me frappe le plus. Mais ce n'est pas tout; hier, sur le minuit, je me glissai jusque dans son appartement, pour voir s'il reposait... sa porte était entr'ouverte, j'entre en tremblant, je regarde, je cherche, et ne trouve personne. Jugez de ma surprise et de ma frayeur; mille soupçons, plus affreux les uns que les autres, se croisent dans ma tête; je me dispose de suite à aller prévenir mes maîtres, lorsque j'aperçois M. Frederick, remontant rapidement. Il était pâle, défiguré, ses yeux exprimaient la fureur... Il me saisit la main avec violence... « Où est-elle? qu'en » avez-vous fait? En vain j'ai couru, en vain je l'ai » cherchée ! Hélas ! les barbares, ils m'ont enlevé mon » dernier espoir ! » (*Fritz fait un mouvement de surprise et de crainte.*) Voilà... oui, M. Fritz, voilà ce que j'ai entendu; il y a la-dessous quelque chose d'extraordinaire... Qu'en pensez-vous?

FRITZ.

Je suis de votre avis. Mais, au fait, que voulez-vous ?

BERTHE.

Je viens de la part de mes maîtres, prier M. Molden de se rendre de suite auprès d'eux... sa présence seule peut les calmer; il est l'ami de M. Frederick; il lui parlera, il le consolera. Allez l'avertir, car on l'attend avec impatience, et j'ai bien promis de ne pas revenir sans lui.

Digitized by Google

FRITZ, *embarrassé.*

J'en suis fâché... vous avez eu tort : mon maître ne peut sortir pour l'instant.

BERTHE, *d'un air scrutateur.*

Eh! pourquoi, s'il vous plaît? Ce qui l'occupe est donc bien important?

FRITZ.

Sans doute.

BERTHE, *s'assayant.*

En ce cas, je reste. Je l'attendrai.

FRITZ.

Mais...

BERTHE.

Je l'attendrai, vous dis-je... je vous tiendrai compagnie jusqu'à ce qu'il ait fini.

FRITZ, *à part.*

La maudite femme! (*Haut.*) Ce n'est point votre présence qui hâtera son départ. Il m'a défendu d'entrer chez lui sous quelque prétexte que ce soit, mais je puis vous assurer qu'avant une heure, il sera chez vous.

BERTHE.

Allons, je vois ce que c'est. Il est sans doute retenu près du malade qu'il a transporté chez lui (*Fritz frémit*) hier au soir.

FRITZ, *balbutiant.*

Que voulez-vous dire?

BERTHE.

Vous le savez aussi bien que moi, puisque c'est vous qui marchiez devant, et qui avez ouvert la porte. Etait-ce une femme? Oh! oui, oui, je crois que c'était une femme.

FRITZ, *à part.*

Juste ciel! (*Haut.*) Vous vous êtes trompée, mademoiselle Berthe, nous n'étions que mon neveu, mon maître et moi, quand nous sommes rentrés hier au soir; et dans la disposition d'esprit où vous vous trouviez, sans doute l'effet de l'ombre vous aura fait voir une personne de plus.

Digitized by Google

BERTHE.

C'est possible, car je n'avais pas la tête bien à moi... Cependant j'ai cru voir, et l'on ne m'ôterait pas de l'idée...

FRITZ.

Mais, mademoiselle Berthe, l'inquiétude de vos maîtres, la position de M. Frederick réclament votre présence, vos soins; et tandis que vous parlez...

BERTHE.

En effet, je parle... Ah! mon dieu! oui, je parle; depuis si long-temps que j'en ai l'habitude! Au revoir, M. Fritz. (*A part, en s'en allant.*) Comme il est pressé de me voir sortir. (*En revenant.*) Ainsi donc, je vais dire à mes maîtres, que M. Molden...

FRITZ.

Va les joindre presqu'aussitôt que vous.

BERTHE, *le conduisant du côte de son maître.*

C'est fort bien. Au revoir, M. Fritz... Pressez-le, pressez-le, je vous en prie. (*En s'en allant.*) Oh! comme tout ceci a l'air mystérieux. (*Elle sort.*)

SCENE III.

FRITZ, *seul.*

Enfin, m'en voilà quitte... La maudite femme! avec ses questions et ses regards inquisiteurs, elle a failli me faire perdre contenance... Où diable se tenait-elle quand nous sommes rentrés? Heureusement qu'elle n'a pu distinguer... Mais elle pourrait parler, donner l'éveil... Le ciel nous en préserve!... Si l'on savait que mon maître... les lois sont positives... rien ne pourrait le soustraire... Ah! cachons-lui nos craintes; espérons que la providence veillera sur lui, espérons que nos soins rendront une infortunée à la vie et mon cher maître au bonheur. (*Il frappe doucement chez Molden.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

FRITZ, MOLDEN.

MOLDEN.

Est-elle partie?

FRITZ.

Oui, monsieur.

MOLDEN.

Que voulait-elle ?

FRITZ.

Vous conduire chez ses maîtres, qui vous demandent à grands cris... Votre ami, M. Frederick est arrivé.

MOLDEN.

Dieu!... Frederick de retour... et dans quel moment.

FRITZ.

J'ai dit que j'allais vous prévenir.

MOLDEN.

Mais, Fritz, je ne puis la quitter.

FRITZ.

Oui, car d'une minute à l'autre elle peut donner quelque signe d'existence.

MOLDEN.

Le grand air pourrait hâter les moyens que j'ai employés pour la sauver. Appelle ton neveu, nous allons la transporter sur cette terrasse.

FRITZ.

Oui, mon cher maître.

(*Fritz va appeler son neveu; ils entrent avec Molden dans le cabinet; ils en sortent bientôt, portant Marie évanouie.*)

SCENE V.

MOLDEN, MARIE, FRITZ, PETERS.

MOLDEN.

Doucement, doucement... Arrêtez... Déposez-la ici.

Digitized by Google

(*Ils la déposent sur le canapé.*) Mes amis, avez-vous remarqué? elle vient de faire un mouvement.

FRITZ.

Oui, oui, monsieur... je m'en suis aperçu comme vous.

MOLDEN.

O bonheur! le sang commence à circuler. (*Lui tâtant le pouls.*) Son pouls s'établit. (*A plusieurs reprises il approche son visage de la bouche de Marie, et s'écrie*): Ah! mes amis, mes amis, elle respire, elle est sauvée! Concevez-vous mon bonheur?

(*Le docteur, Fritz et Peters expriment leur surprise. Marie revient par degrés; elle s'anime insensiblement; Molden se place et dispose Fritz et son neveu de manière à ce que leur présence ne frappe pas les premiers regards de Marie. Lorsqu'elle a soulevé sa tête, le soleil qui n'a point encore paru de la matinée, se réveille avec elle, et réfléchit ses premiers rayons sur sa figure angélique. Cette lumière semble lui redonner entièrement la vie; elle se léve, se précipite à genoux, étend ses bras vers le ciel.*)

MARIE.

Oh! mon Dieu? tu le sais, je suis innocente!

(*Molden, Fritz et Péters sont dans l'admiration et le ravissement. Molden fait signe à Péters d'aller se mettre en faction près de la porte d'entrée.*)

SCÈNE VI.

MOLDEN, MARIE, FRITZ.

(*Marie regarde autour d'elle; sa figure exprime l'étonnement; après avoir promené ses regards inquiets de tous côtés, elle aperçoit Molden.*)

MARIE.

Eh quoi! l'injustice des hommes vous a donc aussi exilé de la terre?

MOLDEN.

Marie, revenez à vous... Dieu ne vous a point encore appelée près de lui.

Digitized by Google

MARIE.

Eh quoi ! j'existe ; Ai-je encore quelque malheur à subir ! Où suis-je ?... Y a-t-il encore un échafaud ? Une main infâme s'apprête-t-elle à me saisir ? Un peuple insensé va-t-il se presser sur mes pas pour se repaître d'un affreux spectacle. Ah ? c'est mourir trop long-tems. (*Elle tombe dans un accablement profond qui fait craindre de nouveau pour ses jours.*)

FRITZ, *effrayé.*

Ah ! mon cher maître.

MOLDEN, *avec calme.*

J'ai prévu ce qui arrive ; c'est l'effet des premières émotions.

FRITZ, *examinant Marie.*

Tenez, tenez, monsieur, la voilà qui revient.

MOLDEN.

Son cœur bat avec violence... elle va pleurer... Je ne crains plus rien. (*Marie verse des larmes abondantes ; tandis qu'elle pleure on l'observe en silence.*)

MARIE, *revenant tout-à-fait à la vie.*

Eh quoi ! je ne vous fais pas horreur ? vous ne me repoussez pas ?

MOLDEN.

Non, non Marie, mes bras vous sont ouverts, et mon cœur sera votre asile.

MARIE.

Dans quels lieux sommes-nous ?

MOLDEN.

Chez votre ami.

MARIE, *avec effroi.*

Mais quel horrible tableau s'offre à mes regards ? Sauvez-moi, ils vont me saisir. (*Elle se jette à ses pieds.*)

MOLDEN.

Rassurez-vous. (*A part.*) Elle ignore quelle heureuse circonstance l'a sauvée du trépas. (*Haut.*) Marie, calmez votre effroi ; votre existence est encore un mystère, vous ne vivez plus que pour moi.

Digitized by Google

MARIE.

Etrange situation! morte pour tout le monde, isolée sur la terre, n'y pouvant former que des vœux superflus, privée de tous mes droits, sans présent, sans avenir, ombre vivante déjà rangée parmi les souvenirs, quel sera mon sort!

MOLDEN.

Marie, je vous offre de partager le mien.

MARIE.

Les juges ne m'ont-ils pas condamnée? Votre générosité vous égare; pourquoi vouloir vous associer à mon infamie! Puis-je accepter?... Ce serait mal reconnaître ce que vous avez fait pour moi.

MOLDEN.

Mais moi, je laisserais mon ouvrage imparfait si, après vous avoir sauvé la vie, je ne vous donnais pas un rang, un nom.

MARIE.

Je ne veux point ternir celui que vous portez; il est glorieux; les malheureux ne le prononcent qu'avec attendrissement; je ne veux pas qu'ils le répètent avec horreur.

MOLDEN.

Les malheureux sont sûrs de votre innocence; ils vous connaissent encore mieux que moi. Ce ne sont point eux qui vous ont accusée; s'ils eussent été vos juges, ils ne vous auraient pas condamnée... Marie, acceptez-vous?

MARIE.

Homme généreux! vous m'avez créé une nouvelle existence; je suis votre ouvrage, et je vous appartiens. Mais pour répondre dignement à l'estime que vous me témoignez, à cette estime qui vous fait braver l'opinion publique, je crois devoir vous déclarer, avant de vous donner cette main, qui sans vous se fût desséchée dans la tombe, que mon cœur, tout à vous par la reconnaissance, appartient à un autre par l'amour.

MOLDEN.

Quoi! Marie, vous aimez! Qui donc est assez heureux?...

Digitized by Google

MARIE.

Le fils de Monsieur Muller, Frederick.

MOLDEN.

Frederick.

MARIE.

Elevés sous le même toît, unis dès l'enfance, notre amitié grandit avec nous, et devint enfin de l'amour; mais il m'a oubliée, sans doute : il est loin d'ici, et d'ailleurs il reviendrait, qu'en supposant que ma condamnation n'ait point changé son cœur, il n'obtiendrait jamais l'aveu de ses parens pour s'unir à une fille proscrite et deshonorée.

MOLDEN, *qui a réfléchi profondément pendant que Marie parle.*

Marie, ce que vous venez de me dire ajoute à l'estime que j'ai pour vous, et malgré tout ce qu'il m'en coûte, je renonce à vous; l'effort est pénible, mais il est nécessaire. Je ne vous ai point sauvé la vie pour en terminer le cours; cette seconde vie que vous allez commencer doit faire oublier les infortunes de la première. Victime de l'injustice des hommes, Marie; je vous prédis le bonheur.

MARIE.

Il n'en est plus pour moi.

MOLDEN.

Espérez, espérez... Oh! trop heureux Frederick!.. Marie, je ne puis être votre époux, serrez au moins la main de votre ami.

(*Marie lui prend la main et la presse contre son cœur.*)

SCÈNE VII.

MOLDEN, MARIE, FRITZ.

FRITZ, *accourant.*

On vient. (*Bas, à Molden.*) C'est M. Frederick.

MOLDEN. (*Bas.*)

Fais-le attendre... Il ne faut pas que Marie le voie,

Digitized by Google

sa présence lui causerait une trop forte émotion. (*A Marie.*) Suivez-moi, chère Marie; il est nécessaire de vous dérober à tous les yeux. Je vais vous indiquer une porte secrète qui conduit, par ce souterrain, au pavillon que vous voyez. Au moindre bruit, Marie, ne manquez pas de vous y rendre.

MARIE.

Oh! mon cher bienfaiteur, je m'abandonne à vous.
(*Molden la fait rentrer. Fritz introduit Frederick.*)

SCÈNE VIII.

FRITZ, FREDERICK.

FREDERICK, *avec vivacité, en cherchant Molden.*
Ton maître?

FRITZ.

Il va venir.

FREDERICK, *impatienté.*
Est-il seul?

FRITZ.

Oui, oui, seul.

FREDERICK, *voulant entrer.*
Je vais le joindre.

FRITZ.

Arrêtez.

FREDERICK.

Eh pourquoi?... Il faut que je le voie, que je lui parle à l'instant même.

FRITZ.

Pauvre jeune homme!... Mais, tenez, le voici lui-même.
(*Il rentre en faisant des signes à son maître.*)

SCÈNE IX.

FREDERICK, MOLDEN.

FREDERICK, *se jetant dans les bras de Molden.*
Mon ami!... (*Molden le presse contre son cœur; Fre-*

Digitized by Google

derick le regarde d'un air égaré.) Ah! parle-moi, parle-moi... une voix aimée peut seule adoucir ma souffrance... J'ai besoin de te voir, de t'entendre... Molden, tu connaissais cet ange de beauté, tu rendais justice à son mérite, à ses vertus... Mais, eux, ils l'ont méconnue, accusée, abandonnée; et ses plus mortels ennemis, ceux qui l'ont immolée... ce sont les auteurs de mes jours.

MOLDEN.

Frederick, mon ami, calme-toi: ne les accuse pas, plains-les. Crois-tu que tu sois le seul malheureux?

FREDERICK.

Non, non; je sens que tu as dû souffrir... tu la respectais, tu la chérissais... je sais tout ce que tu as fait pour la sauver... Ah! malheureux! où étais-je? C'était moi, moi, qu'il fallait chercher, moi, qu'il fallait appeler... Il n'est plus temps, le crime est consommé, la victime a succombé; et mes regrets déchirans ne peuvent la rendre à la vie... Hélas! il me restait une consolation, bien terrible, à la vérité, mais elle eût adouci mes maux, charmé ma douleur.

MOLDEN.

Quelle consolation?

FREDERICK.

De revoir Marie pour la dernière fois, et de presser entre mes bras son corps inanimé... Au milieu de la nuit, j'ai voulu remplir ce religieux devoir... juge de mon désespoir, une main jalouse et barbare l'avait enlevée... Infortunée! je lui aurais creusé moi-même un tombeau. (*Prenant Molden par la main.*) Mais nous la chercherons, nous la trouverons; et malheur, oui, malheur à tous ceux qui voudraient me ravir cette horrible et précieuse propriété.

MOLDEN, *électrisé.*

Oui, oui, nous la retrouverons... nous la reverrons... (*Se remettant.*) Compte sur la clémence du ciel.

FREDERICK.

La clémence du ciel!... Ah! mon ami, je n'attends

Digitized by Google

que sa rigueur et que sa vengeance... Tu ne sais pas de quel tourment affreux mon âme est oppressée...Molden, si tu connaissais?... (*Il va pour parler.*) Oh! non, tu me mépriserais, tu me détesterais, tu fuirais ton malheureux ami.

MOLDEN.

Non, non, jamais... Parle, ouvre-moi ton cœur... S'il ne faut que le sacrifice de ma vie pour te rendre au bonheur, je suis prêt à me dévouer pour toi.

FREDERICK.

Ah! Molden, ah! mon ami, je te reconnais à tant de générosité... Apprends donc...

SCÈNE X.

MOLDEN, FREDERICK, FRITZ.

FRITZ.

Monsieur, Monsieur, nous sommes trahis, des gardes entourent cette maison.

MOLDEN.

O ciel!

FREDERICK.

Que signifie?...

SCÈNE XI.

MOLDEN, FREDERICK, FRITZ, M. ET MAD. MULLER.

MULLER.

Mon ami, mon cher Molden, hâtez-vous de fuir, on va venir vous arrêter.

MOLDEN.

M'arrêter! Et pourquoi?

MAD. MULLER.

On vous accuse d'avoir enlevé vous-même le corps de l'infortunée Marie.

FREDERICK.

Ciel! qu'entends-je!... Ami, trop généreux, est-il

Digitized by Google

vrai que tu m'as devancé dans l'exécution d'un devoir sacré ?

MOLDEN.

Silence!

FREDERICK.

Et qui donc ose accuser mon ami ?

FRITZ.

Par une nouvelle indiscrétion de Berthe, on a appris qu'hier au soir, à l'heure même où, par une audacieuse soustraction, on venait de violer une loi redoutable, le docteur faisait transporter chez lui un objet mystérieux enveloppé d'une espèce de linceuil; la justice s'est emparé de la déposition de cette imprudente fille, et son intention est de la questionner de nouveau devant le docteur.

FREDERICK.

Molden, je ne te quitte pas, et si, en effet, tu as enlevé la dépouille de Marie, c'est à moi à me charger d'un crime qui ne fait pas rougir l'humanité; il était dans mon cœur, j'en avais conçu la pensée; toutes les conséquences m'en appartiennent, et j'irai moi-même m'offrir à toutes les rigueurs des lois.

MULLER.

Mon fils, oubliez-vous ce que vous devez à votre famille?

FREDERICK.

Ma famille! elle a commis une grande faute! Plaise à dieu que ce ne soit pas un crime! Cette faute pèsera éternellement sur nos têtes, elle attirera sur nous l'animadversion publique.

MAD. MULLER.

Mon fils, épargnez-nous.

MOLDEN.

Frederick, mon ami, ton désespoir t'égare... leurs regrets ne sont-ils pas aussi vifs? leur douleur n'égale-t-elle pas la tienne?

FREDERICK.

Après m'avoir frappé dans ce que j'avais de plus cher, ils ont compromis les jours de mon ami.

(*On frappe.*)

Digitized by Google

FRITZ.

Mon cher maître, on frappe avec violence.

MOLDEN, *avec calme.*

Fritz, allez ouvrir.

MULLER.

Cher Molden, vous pourriez peut-être encore vous soustraire...

MOLDEN.

Non, non, mes amis... c'est au coupable à prendre la fuite. Touchez mon cœur, il est tranquille.

FREDERICK.

Cher Molden, je ne t'abandonne pas.

MAD. MULLER.

Mon fils, que vas-tu faire ?

MOLDEN, *avec noblesse.*

Rassurez-vous, madame, je vous le rendrai.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

Empêchez que personne ne sorte d'ici.

(*Plusieurs soldats vont visiter le pavillon élevé sur la seconde terrasse.*)

FRITZ.

Ce sont des gens de justice qui se répandent par toute la maison, où ils font les plus exactes recherches. Je voulais les suivre, mais ils m'ont menacé. Tenez, les voici, ils vont visiter le pavillon.

MOLDEN, *à Fritz.*

Cours prévenir Marie d'aller s'y renfermer.

(*Les soldats empêchent Fritz d'entrer dans le cabinet.*)

MOLDEN.

Ah! malheureuse Marie!

L'OFFICIER.

Au nom des magistrats, monsieur, je viens vous arrêter... Mais il me reste à visiter cette partie de la maison. (*Il désigne le cabinet.*)

Digitized by Google

MOLDEN.

Je vous livre ma personne... mais ne violez pas plus long-temps mon domicile; je n'ai pu m'opposer à ce qui est déjà fait, mais à présent je ne souffrirai pas...

L'OFFICIER.

Mes ordres sont positifs, et je dois les exécuter.

MOLDEN.

Je m'oppose à cet ordre arbitraire.

FREDERICK.

Si ce n'est pas assez de sa personne, prenez aussi la mienne, mais ne profanez pas l'habitation d'un homme vertueux.

L'OFFICIER.

Cessez de mettre obstacle à l'accomplissement de mes devoirs, ou je me verrais forcé... Suivez-moi, soldats.

(*Il se dirige vers le cabinet, Molden et Frederick barrent le chemin.*)

MOLDEN.

Vous n'entrerez ici, qu'après avoir passé sur mon corps.

L'OFFICIER.

Inutile résistance... Soldats! (*Il fait signe de les écarter. Les soldats obéissent.*)

FRITZ, *à part, voyant entrer dans le cabinet.*

Marie est perdue!

(*Marie sort par la porte du souterrain, et monte rapidement la terrasse pour se rendre au pavillon.*)

MOLDEN, *la voyant.*

Marie est sauvée! (*A l'officier qui sort du cabinet.*) Partons, monsieur, partons.

(*Marie s'agenouille dans le pavillon.*)

TABLEAU.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

(*Le théâtre représente la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Le fond est à jour et laisse apercevoir la place publique.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLAUME, PÉTERS, MATHIEU.

GUILLAUME.

Entrez, entrez, il n'y a encore personne.

PÉTERS.

Il viendra peut-être par ici.

GUILLAUME.

Notre ville a-t-elle du guignon; deux malheurs coup sur coup; et comme si ce n'était pas assez d'avoir fait périr une innocente, on cherche noise à ce bon monsieur Molden.

MATHIEU.

Mais qu'a-t-il donc fait du corps de cette pauvre mademoiselle Marie?

GUILLAUME.

On n'en sait rien, et il ne veut pas le dire... Les anciens de la ville assurent que c'est un crime, et que c'ti-là qui le commet ne peut échapper à la peine de mort.

MATHIEU.

C'est bien terrible!

GUILLAUME.

C'est une loi du pays.

PÉTERS.

Oh! mon dieu!

GUILLAUME.

Tenez, v'là déjà les gardes qui amènent M. Molden.

Digitized by Google

SCÈNE II.

MOLDEN, GUILLAUME, PÉTERS, MATHIEU, UN OFFICIER, SOLDATS.

(*Molden est escorté de gardes; ils font sortir tout le monde de la salle; on aperçoit le peuple sur la place publique.*

L'OFFICIER, *à Molden.*

Restez ici, monsieur, jusqu'à nouvel ordre. Monsieur le grand Bailli viendra bientôt vous interroger.

(*Il sort après avoir fait signe aux soldats de surveiller l'accusé.*)

SCÈNE III.

MOLDEN.

J'ai assuré sa fuite, et je suis tranquille. On aurait pu faire de nouvelles recherches, et c'eut été un peu trop conter sur la fortune qu'espérer tromper chaque fois la vigilance de la justice..... Pauvre Frederick, tu ne te doutes pas pour qui je t'ai chargé de retenir une barque : j'ai dû t'abuser; je craignais que l'amour ne te portât à quelque imprudence. Tu ne sauras tout que lorsqu'elle sera en sûreté... Mais il ne vient point; ce retard m'inquiéte... L'empêcherait on d'arriver jusqu'à moi? Non, je ne puis le penser; le Bailli est mon ami, et je n'aurai pas d'autres rigueurs à subir que celles de la loi.

SCÈNE IV.

MOLDEN, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Monsieur Molden, avant de remplir les devoirs sévères que ma charge m'impose, j'ai désiré m'entretenir un moment seul avec vous. Ce n'est point le magistrat qui va vous parler, mais l'ami qui vous estime et qui

Digitized by Google

vient vous sauver, s'il ce peut, du danger pressant qui vous menace.

MOLDEN.

Je suis glorieux, monsieur le Bailli, du titre dont vous daignez m'honorer, et mon cœur est pénétré de la plus vive reconnaissance pour vos procédés généreux.

LE BAILLI.

J'ai ordonné qu'on vous laissât communiquer avec vos amis et les personnes de votre maison.

MOLDEN.

Je vous remercie de cette attention obligeante; dans la situation où je me trouve, j'ai des affaires importantes à régler.

LE BAILLI.

Eh! quoi, malheureux ami, vous êtes donc décidé à vous jeter volontairement dans l'abyme?.... ah! revenez à vous, songez que vous n'avez point de tems à perdre; le Conseil doit s'assembler aujourd'hui même; et, si vous persistez dans vos refus, il va prononcer sur le crime dont vous vous êtes rendu coupable.

MOLDEN, *tranquillement*,

Je suis prêt à subir son arrêt.

LE BAILLI.

Vous savez que la loi est positive, et que rien ne peut vous soustraire....

MOLDEN.

A la mort, je le sais.

LE BAILLI.

Que dites-vous? et quelle affreuse résignation; quoi, à votre âge, à cet âge heureux où la raison doit exercer sur vous son empire, quand vous avancez à grand pas dans une carrière où vous avez déjà trouvé la gloire, vous renonceriez par une discrétion bisarre, un dévouement inutile, vous renonceriez, dis-je, à l'admiration, à l'amour de tous les malheureux, dont les jours et la subsistance même sont attachés à vos bienfaits? Non, Molden, non, vous ouvrirez les yeux, et vous vous conserverez pour l'humanité qui vous réclame.

Digitized by Google

MOLDEN.

Monsieur le Bailli, cessez vos pressantes sollicitations.

LE BAILLI.

Non, je ne vous quitte pas que je ne vous aie sauvé de vous-même. Par tous les intérêts pressans que je viens de vous rappeler, par les sentimens honorables qui nous lient l'un à l'autre, je vous conjure de dérober une victime au magistrat qui gémirait en condamnant un ami.

MOLDEN.

Mon sort est décidé. Il n'est plus en mon pouvoir de satisfaire la justice; ce qu'on me demande pour éviter la peine due aux criminels, je ne pourrais l'accorder qu'en commettant moi-même un nouveau crime.

LE BAILLI.

Je ne vous comprends pas.

MOLDEN.

Je ne puis vous en dire davantage.

LE BAILLI.

Quel est donc ce mystère?

MOLDEN.

Respectez mon secret: un jour viendra, monsieur le Bailli, où ma conduite, qui vous parait bisarre, sera mieux appréciée par vous... les gens de bien m'approuveront et mes amis me donneront une larme.

LE BAILLI.

Je n'insiste plus, je me retire, profondément affligé d'une résolution qui me paraît inébranlable... Adieu, cher Molden, puisque je ne puis vous sauver, je vais tâcher du moins d'adoucir, par tous les égards dus au malheur, la situation cruelle où vous vous êtes volontairement placé. (*On entend un grand bruit.*)

MOLDEN, *qui a regardé sur la place.*

Ciel! les Muller sont en danger!... Le peuple les menace. Ah! monsieur le Bailli, accordez leur votre protection!

(*Le Bailli fait signe aux soldats d'aller les secourir.*)

Digitized by Google

SCENE V.

MOLDEN, LE BAILLI, M. ET MAD. MULLER, L'OFFICIER, SOLDATS.

LE BAILLI.

Calmez votre effroi, Madame, vous êtes dans un asile que je saurai faire respecter. (*Au peuple*). Retirez-vous! retirez-vous! (*A l'Officier*). Que les postes soient doublés.

MULLER.

Ah! Monsieur, nous avons failli être victimes d'une troupe de forcénés qui nous ont assaillis lorsque nous voulions rentrer chez nous. Après nous avoir accusés de la mort de Marie, ils osent encore nous attribuer l'arrestation du docteur. Ah! le ciel est témoin que nous ne sommes pour rien dans les chagrins qu'on lui cause, et que si cela dépendait de nous il serait en liberté.

MOLDEN.

Monsieur le Bailli, on les calomnie, leur attachement m'est connu. (*On entend le bruit des vitres cassées et d'une émeute populaire*).

MULLER.

Tenez, tenez, Monsieur; furieux de ce que nous leur avons échappé, les voilà qui assouvissent leur rage sur notre maison.

LE BAILLI.

Les misérables! (*A l'Officier*). Mettez-vous à la tête d'un détachement, et qu'on réprime un pareil désordre. (*Aux Muller*). Veuillez me suivre, vous serez en sûreté chez moi, personne n'osera y pénétrer.

Digitized by Google

SCENE VI.

MOLDEN, LE BAILLI, M. ET MAD. MULLER, FREDERICK.

MAD. MULLER.

Ah ! mon cher fils, t'ont-ils aussi poursuivi ?

FREDERICK.

Ils ont séparé ma cause de la vôtre ; mais vos jours sont menacés, la nature reprend ses droits, malgré vos rigueurs, je suis encore votre fils, et je partagerai votre sort.

MAD. MULLER.

Ah ! je sens que pour ne pas succomber à nos maux, nous avions besoin de retrouver ton amitié.

MOLDEN.

Bien Frederick, très-bien !

MAD. MULLER, *suivant le Bailli.*

Tu ne nous suis pas, mon fils ?

FREDERICK.

Ma mère, ne faut-il pas que je console mon ami ?

(*M. et Mad. Muller serrent la main de Molden avant de sortir en lui témoignant, par la tristesse de leurs visages, toute la part qu'ils prennent à son malheur; lui, toujours calme, leur fait signe de se calmer*).

SCENE VII.

MOLDEN, FREDERICK.

MOLDEN, *vivement.*

Eh ! bien ?

FREDERICK.

Tu es servi au gré de tes souhaits. Un peu d'or a suffi pour gagner le patron d'une barque, et il est prêt à recevoir la personne pour laquelle tu t'intéresses.

Digitized by Google

MOLDEN.

Et Fritz, est-il averti ?

FREDERICK.

Oui, cher Molden, j'ai été l'en prévenir moi-même.

MOLDEN.

Ainsi donc, dans quelques minutes...

FREDERICK.

Ils fuiront loin de ces bords.

MOLDEN.

Je suis content ; j'avais besoin de cette nouvelle pour retrouver la tranquillité d'esprit nécessaire à l'accomplissement de mes derniers devoirs, et pour me recueillir devant l'éternité.

SCÈNE VIII.

MOLDEN, FREDERICK, PÉTERS.

PÉTERS.

Monsieur, monsieur, je viens de quitter mon oncle et mademoiselle... (*Un signe de Molden l'empêche de continuer.*) Je les ai vus qui montaient dans la barque ; le vent est bon, ils doivent être déjà bien loin.

MOLDEN.

O mon dieu ! je te remercie. (*Il fait signe à Péters de se retirer.*) Frederick, mon cher Frederick, rends grâce aussi à la bonté divine, elle est sauvée.

FREDERICK.

Qui donc ?

MOLDEN.

Je t'avais promis que tu la retrouverais, que tu la reverrais.

FREDERICK.

Que veux-tu dire ?

MOLDEN.

Tu iras la rejoindre.

FREDERICK.

Qui donc, grand dieu ?

Digitized by Google

MOLDEN.

Tu traverseras les mers pour embellir sa nouvelle existence.

FREDERICK.

Ah ! prends pitié de moi.

MOLDEN.

Elle est sauvée, te dis-je. Allons, rassure-toi. L'amie de ton cœur, Marie, respire encore, et songe toujours à toi.

FREDERICK, *hors de lui.*

Quoi ! cette barque ?...

MOLDEN.

Etait pour Marie.

FREDERICK.

Mais sa condamnation ?...

MOLDEN.

Est réelle; et cependant tu la presseras encore sur ton cœur, non froide, inanimée, mais tendre, mais sensible, agitée de tous les sentimens qui honorent et embellissent la vie, respirant enfin pour l'amour et la reconnaissance.

FREDERICK.

O mon ami, ne me trompes-tu pas? ne t'abuses-tu pas toi-même?... Quoi! je reverrai Marie? elle m'entendra, me parlera!... Ah! j'en mourrai si ce n'est qu'une illusion.

MOLDEN.

Calme-toi, calme-toi, et tâche de m'écouter. Quelques heures après l'événement affreux qui a plongé notre ville dans le deuil, je fus appelé pour constater la mort de la malheureuse Marie. A certains signes qui ne peuvent être aperçus que par l'œil exercé d'un médecin attentif, je crus reconnaître que la vie ne l'avait pas tout-à-fait abandonnée; je gardai le silence sur cette découverte; je ne craignis pas d'aller mandier la pitié du gardien de la prison où était déposé le corps de Marie... Séduit par l'appât de l'or, il promit de la remettre entre mes mains. Aidé de deux serviteurs, je le transportai moi-même dans mon domicile. Là, j'em-

Digitized by Google

ployai toutes les ressources de mon art pour rappeler dans son sein la chaleur presqu'éteinte; toute la nuit, méditant profondément, debout, près de l'infortunée, j'épiai son réveil... Mais toujours le calme de la mort... Déjà j'accusais mon art d'impuissance, jusque-là soutenu par un sentiment victorieux, qui me forçait d'espérer. Je sentis tout à coup tomber de mes yeux une larme de détresse, et je me surpris prononçant ces mots : *Tout est perdu! pauvre Marie!* Mais, juge de ma joie, de mon ravissement, de mon délire, lorsqu'aux premiers feux du jour, je vis les ombres de la mort qui fuyaient de son visage céleste, son teint se colore, son œil s'entr'ouvre, sa bouche murmure.... elle est vivante enfin.

FREDERICK.

Vivante!... ô mon ami, mon bienfaiteur!

MOLDEN.

O mon dieu! pardonne-moi; dans un mouvement d'orgueil, je crus t'avoir dérobé une de tes prérogatives, et m'être associé à toi pour la création.

FREDERICK.

Oui, c'est Dieu qui t'inspira, c'est lui qui te fit franchir les limites de ton art; ton orgueil est légitime, il t'a choisi pour manifester sa puissance.

MOLDEN.

Les premières paroles qu'elle prononça furent celles-ci : *O mon Dieu! je suis innocente!* Elle se croyait alors devant un tribunal plus redoutable que celui des hommes.

FREDERICK.

Innocente! oui, je le jure, j'en ai la preuve, et je veux te convaincre..

MOLDEN, *l'interrompant.*

C'est inutile, tout ce que tu pourrais me dire n'ajouterait rien à ma conviction... Garde, garde ces preuves pour un temps plus heureux, et nous ferons casser le jugement qui la flétrit.

FREDERICK.

Eh bien! je vais la rejoindre; les flots l'entraînent

Digitized by Google

loin de moi... je m'élance dans la première barque, et j'atteins le frêle bâtiment qui porte toutes mes espérances.

MOLDEN.

Imprudent! arrête... tu vas compromettre mon ouvrage... ton départ précipité pourrait donner des soupçons... Attends, pour voler près de Marie, qu'elle ait gagné la rive étrangère... Demain, elle sera en sûreté, demain, tu partiras.

FREDERICK.

O, mon ami! pardonne à mon impatience, le bonheur m'égare... il me fait tout oublier... Mais je reviens à moi, et je vois à quel prix je l'achète... Molden, ces gardes qui t'entourent... Oh! pourquoi faut-il qu'il y ait des lois qui punissent les élans des cœurs généreux!

MOLDEN.

Le Bailli a fait son devoir, mais il adoucira la rigueur de mon sort.

FREDERICK.

Molden, je reste... j'irai retrouver Marie, lorsque tu ne courras plus de dangers.

MOLDEN.

Mes dangers sont moins grands que tu te l'imagines... Ces soldats, cet appareil menaçant t'effrayent; mais que ma tranquillité te rassure.

FREDERICK.

Mon devoir est de ne point t'abandonner.

MOLDEN.

Ton devoir est de vivre pour Marie; tu es désormais son seul appui.

FREDERICK.

Son seul appui! et toi?

MOLDEN.

Et moi, cher Frederick? (*A part.*) Il faut le tromper. (*Haut.*) Je serai toujours son protecteur; j'ai l'assurance d'obtenir ma grâce. De loin, je veillerai sur elle. Mais les oligations, les soins de mon état ne me permettent pas de vous suivre.

Digitized by Google

FREDERICK.

Mais que dira Marie lorsqu'elle me demandera son ami?... et que je lui répondrai que je l'ai laissé dans les fers?

MOLDEN.

Remplace-moi près d'elle, j'ai compté sur toi; ne me refuse pas cette consolation; promets-moi de partir demain.

FREDERICK.

Tu le veux... J'obéirai.

SCÈNE IX.

MOLDEN, FREDERICK, LE GRAND BAILLI, SOLDATS.

LE BAILLI.

Monsieur Molden, je viens de consulter le Conseil, je vous le dis à regret, il est d'avis que vous soyez transféré dans la prison de la ville.

FREDERICK, *vivement.*

Oh! mon ami, tu m'abusais sur tes dangers.

LE BAILLI, *avec bonté.*

Avant que je fasse exécuter la décision du Conseil n'avez vous rien à me dire.

MOLDEN.

Dans un écrit que j'ai remis à Fritz, j'ai tracé mes dernières volontés; je vous prie de veiller à l'exécution de la clause relative aux malheureux de cette ville.

LE BAILLI.

Je vous le promets.

FREDERICK.

Monsieur le Bailli, je suis son complice dans la soustraction dont on l'accuse, et je demande à partager son sort.

MOLDEN.

Frederick, ton amitié t'égare.

Digitized by Google

FREDERICK.

On ne se trompe jamais quand on se laisse guider par son cœur. Au nom du ciel ne nous séparez pas.

LE BAILLI.

Jeune homme, aucune preuve ne vient à l'appui de votre déclaration; il ne suffit pas à la justice qu'on s'accuse soi-même. Quel que soit le motif qui vous porte à cette extrémité (motif d'ailleurs qui me parait n'avoir rien que d'honorable), je ne puis satisfaire un désir insensé... Monsieur Molden, il est tems de partir.

MOLDEN, *avec calme*.

Je suis prêt, Monsieur.

(*Les gardes se mettent en devoir d'emmener Molden*).

FREDERICK, *se jetant dans ses bras*.

Mon ami! mon ami!

MOLDEN.

Adieu, mon cher Frederick.

LE BAILLI.

Jeune homme, songez à votre famille!

MOLDEN *prenant Frederick par la main, lui dit tout bas*.

Malheureux, songe à Marie!

Frederick se précipite de nouveau dans les bras de son ami qui le contraint de s'éloigner. On se dispose à emmener Molden, lorsqu'on entend tout-à-coup des cris plaintifs. Berthe arrive comme poursuivie par une vision).

SCÈNE X.

MOLDEN, LE BAILLI, BERTHE, SOLDATS.

BERTHE.

La voilà!... la voilà!... Sauvez-moi de sa juste fureur?

(*Elle vient tomber aux genoux du bailli*).

LE BAILLI.

D'où vient votre effroi?

Digitized by Google

BERTHE.

Je l'ai vue, vous dis-je.

MOLDEN *avec la plus grande inquiètude.*

Qui donc, grand Dieu?

BERTHE.

Regardez, le peuple qui me maudit s'incline devant son ombre. La voilà! la voilà!

(*Berthe se couvre le visage de ses deux mains. Marie arrive pâle, échevelée. Tout le peuple s'incline devant elle*).

SCÈNE XI.

MOLDEN, LE BAILLI BERTHE, MARIE, M. ET MAD. MULLER, SOLDATS, PEUPLE.

MARIE.

Arrêtez, où le conduisez-vous; son crime cesse par ma présence. Est-ce ma dépouille mortelle que vous réclamez? Eh bien! rendez-moi à la mort; et reprenez vos droits sur mes restes abandonnés.

LE BAILLI.

Par quel prodige?

MARIE.

Frappée par la justice humaine, j'allais demander réparation à la justice divine. (*Montrant Molden*) Son art m'a retenue sur la terre; mais je viens vous livrer ma nouvelle existence, puisque ses jours sont menacés.

MOLDEN.

Malheureuse, qu'avez-vous fait?

MARIE.

Oh! mon cher bienfaiteur! vous aviez assuré ma fuite; mais, prête à m'éloigner de ces lieux, j'ai appris vos dangers, et je viens appaiser vos juges, en leur livrant une seconde fois mes jours.

LE PEUPLE.

Grâce! grâce!

Digitized by Google

SCENE XII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, FREDERICK.

FREDERICK.

Non, pas grâce, mais justice. Elle est innocente! elle est innocente! (*Surprise générale.*)

MARIE.

Frederick!

FREDERICK, *pressant Marie sur son cœur.*

Sans rougir, je puis la presser sur mon cœur... Je déclare devant dieu et devant les hommes que c'est moi qui ai soustrait les diamans qui entouraient le portrait de ma mère.

MULLER.

Eh! quoi, mon fils?...

FREDERICK.

Ecoutez, écoutez. Marie, depuis long-temps, désirait avoir le portrait de celle qui prit soin de son enfance; j'en fis une copie que je lui remis, et je gardai l'original. A cette époque, une famille honnête tomba tout à coup dans la misère; il fallait la secourir; mais j'étais sans ressources; j'avais contrarié la volonté de mes parens, et leur générosité pour moi s'était interrompue. Dans ce pressant besoin, je ne craignis pas d'engager le seul bien dont j'étais possesseur... Le voilà ce portrait.

BERTHE.

O mon dieu! que je suis coupable!... Pardon, pardon, mademoiselle Marie; ne me maudissez pas.

(*Elle se jette à ses pieds.*)

MARIE.

Relevez-vous... j'ai approché d'un dieu qui pardonne.

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN.

Digitized by Google